

Sujet de dissertation (X/ENS/PT-A)

La technique a démystifié l'univers. Elle a désensorcelé la Nature. Elle heurte par son universalité abstraite imaginations et passions. Mais elle a découvert l'homme dans la nudité de son visage.

Emmanuel Levinas, *Difficile liberté. Essais sur le judaïsme*, Paris, Albin Michel, 1976.

*

Le mythe de Prométhée illustre dans le *Protagoras* de Platon l'idée d'une technique révélatrice de notre spécificité dans le règne de la nature. L'être humain, prisonnier de la nature car sans atout dans le règne du vivant, disposerait du feu pour s'émanciper de cette expérience négative. Le philosophe Emmanuel Levinas, dans son essai *Difficile Liberté*, semble valoriser lui aussi ce rôle libérateur de la technique. Il écrit : « La technique a démystifié l'univers. Elle a désensorcelé la Nature. Elle heurte par son universalité abstraite imaginations et passions. Mais elle a découvert l'homme dans la nudité de son visage. ».

Dans cette citation, Levinas donne une définition de la finalité de la technique. En « démystifiant » et en « désensorcelant » la nature ou l'univers, celle-ci a rendu notre expérience compréhensible. La technique a par conséquent une vertu, celle de « découvrir l'homme dans la nudité de son visage », ce qui participe de la fonction révélatrice d'une expérience de la technique supérieure à l'expérience de la nature. En effet, cette dernière nous rendrait passifs ou aliénés, « ensorcelés » ou « mystifiés ».

Levinas prend donc le contrepied d'une vision aliénante de la technique en affirmant sa fonction révélatrice. S'il lui reconnaît une violence inhérente (elle « heurte » par son « abstraction »), il analyse les effets de cette violence comme ceux d'une humilité pour l'espèce humaine. L'être humain prendrait conscience de sa petitesse face à l'immensité du monde, et cette connaissance empêcherait toute folie, et toute tentative démiurgique.

Cependant, à trop s'abstraire de l'expérience naturelle, la technique court le risque de l'oublier. Si la technique révèle à l'homme la force de l'humanité face à la nature, ne risque-t-elle pas, en revanche, de la détruire ? On pourrait donc poser la problématique suivante : l'expérience de la technique ne forme-t-elle pas le risque que l'homme oublie sa nature, plutôt qu'elle ne la lui révèle ? Les trois œuvres au programme nous permettront de répondre à cette question.

Nous verrons dans un premier temps en quoi la thèse d'Emmanuel Levinas est pertinente : il y a une vertu révélatrice de la technique. Cependant, nous verrons dans un deuxième temps le risque que la technique représente face à l'expérience de la nature. Enfin, il s'agira pour nous de réhabiliter la singularité de l'expérience de la nature, afin d'en considérer la vertu spécifique.

I. L'expérience de la technique et de la science est bénéfique et comporte des vertus indéniables.

a) Une démystification de l'univers

Canguilhem – « la fonction essentielle de la science est de dévaloriser les qualités des objets composant le milieu propre, en se proposant comme théorie générale d'un milieu réel, c'est-à-dire inhumain (p.196) ». La science neutralise les valeurs de la nature.

Verne – « J'admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j'aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l'expérience leur donne raison chaque jour. Mais je pressens actuellement en présence une difficulté réelle. » (I, 13). La science va à l'encontre de l'expérience subjective, et son objectivité est contre-intuitive.

Haushofer – L'héroïne veut à chaque fois « trouver la meilleure solution, la plus rationnelle ». Elle maîtrise par la raison son environnement pour ne plus en avoir peur. Le savoir la fortifie. Elle apprend à « connaître les étoiles » avec le mur, et à se défaire de ses croyances : « En fait (...) la nuit n'était pas du tout ténébreuse. Elle était belle et je commençais à l'aimer. »

b) Un désensorcellement de la Nature

Haushofer – la forêt n'est plus un espace négatif avec le travail qu'elle opère à l'intérieur de ce territoire. Au début du roman, « pour la première fois, elle ne trouve pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre » (p.33), et le roman consiste à n'être plus prisonnière de cette peur.

Canguilhem – l'imagination est une « fonction sans organes » : si nous ne prenons pas en compte la valeur de l'expérience, du réel, nous restons prisonniers de nos « passions », et sommes incapables d'évaluer les choses selon leur vérité.

Verne – Cette croyance en la technique apporte une certitude inébranlable à Nemo sur le pouvoir de son *Nautilus* qui le libère de tout piège et de toute limite imposée par la nature : « Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non seulement le *Nautilus* se dégagera, mais qu'il ira plus loin encore ! » (II, 13)

c) La nudité du visage de l'homme.

Verne – Nemo dit bien : « Je dois tout à l'Océan ; il produit l'électricité, et l'électricité donne au *Nautilus* la chaleur, la lumière, le mouvement, la vie en un mot » (I, 12). Cette dette envers la nature qu'il maîtrise par la technique est ainsi une manière de signifier sa faiblesse face aux ressources de la terre.

Haushofer – Les apprentissages du corps, au travail du fauchage par exemple, sont autant de manières de montrer à l'héroïne sa véritable valeur. Sa confrontation à la technique et à l'outil lui apporte une conscience d'elle-même qu'elle n'avait pas auparavant.

Canguilhem – les références à Pascal sur la « disproportion de l'homme » sont une référence évidente à l'angoisse d'un homme découvrant sa faiblesse dans un monde situé entre « deux infinis ».

Ainsi, la technique et la science offrent des qualités indéniables dans la manière d'être au monde pour l'être humain. Cependant, Levinas lui accorde cette part révélatrice par sa violence sur nos représentations. Il s'agit d'interroger les conséquences de ce heurt.

II. Une technique destructrice ?

a) Elle « heurte par son universalité abstraite ».

Canguilhem - Les philosophes et les biologistes mécanistes (...) ont fait appel à l'ingénieur, c'est-à-dire au fond, pour eux, au savant. Abusés par l'ambiguïté du terme de *mécanique*, ils n'ont vu dans les machines, que des théorèmes solidifiés, exhibés, *in concreto*, par une opération de construction toute secondaire, simple application d'un savoir conscient de sa portée et sûr de ses effets. (p.130). La technique envisagée comme l'application d'un savoir n'envisage la nature que comme une construction préétablie, et oublie sa dimension créatrice.

Haushofer – L'expérience enfantine, qui est celle de l'immédiateté, est perdue pour devenir une expérience médiatisée et négative : « Depuis mon enfance, j'avais désappris à voir les choses avec mes propres yeux et j'avais oublié qu'un jour le monde avait été jeune, intact, très beau et terrible ». L'héroïne voyait les choses avec un outil, et ne savait plus regarder le monde.

Verne – C'est le problème qui se pose dans le rapport à l'animal entre Ned et Nemo. Aronnax parle de « l'instinct destructif » de l'homme face à la puissance créatrice de la nature (II, 3), et on trouve une illustration de cet instinct dans le massacre des cachalots auquel procède Nemo. Ned Land la qualifie de « boucherie », quand lui se pense « chasseur » (II, 12) : il sait regarder encore les animaux.

b) Une hiérarchisation du monde ?

Verne – D'ailleurs, le problème de Nemo est d'établir une hiérarchie du monde selon des critères d'utilité. Autant il défend les baleines qui lui fournissent de l'huile, autant il estime qu'on a « raison d'exterminer les cachalots » (II, 12). La technique détermine son rapport au monde, et pose donc un problème puisqu'il estime qu'il peut détruire une part de la nature...

Canguilhem – cette hiérarchisation est justement ce que critique Canguilhem dans le rapport que les scientifiques ont à la science : l'anthropocentrisme des scientifiques les empêche de considérer la valeur des autres perceptions. *L'Umwelt* est justement une manière de contredire cette hiérarchie : un hérisson ne traverse pas la route, c'est l'humain qui traverse, avec la route, le milieu du hérisson. « Le milieu des valeurs sensibles et des techniques de l'homme n'a pas en soi plus de réalité que le milieu propre du cloporte ou de la souris grise. » (p.196)

Haushofer – l'héroïne refuse cette hiérarchisation : elle partage le milieu avec le reste du vivant non-humain de « sa » vallée : « Les oiseaux allaient bien aussi. Ils ne s'approchaient pas du chalet, ce qui signifiait qu'ils n'avaient pas besoin de moi. ». Elle apprend d'ailleurs à « oublier son ancienne antipathie » pour les corneilles en apprenant à les connaître : le monde civilisé l'avait amené à se tenir à l'écart du vivant.

c) Une tentation démiurgique ?

Verne – Nemo se pense comme un dieu : c'est le reproche qu'il reçoit d'ailleurs de ses prisonniers. Ned dit de lui : « il est puissant, votre capitaine ; mais, mille diables ! il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré. (II, 13), et Aronnax écrit à son propos que : « Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer » (II, 14). La tentation icarienne est grande pour celui qui pense maîtriser le réel.

Canguilhem – La réflexion sur le mécanisme porte sur les enjeux éthiques de notre usage de la science. Canguilhem amène à penser les risques d'une connaissance aveugle, qui n'aurait d'autre conséquence que de détruire et d'exploiter : « Descartes fait pour l'animal ce qu'Aristote avait fait pour l'esclave, il le dévalorise afin de justifier l'homme de l'utiliser comme instrument » (p.142).

Haushofer – tout le roman consiste à jouer avec cette croyance en une puissance démiurgique : « Je ne suis pas le dieu des lézards ni celui des chats. Je suis en dehors de tout cela et il vaut mieux que je ne m'en mêle pas. ». Et si l'héroïne « joue le rôle de providence », parfois, la nature lui rappelle la vanité de son action.

Ainsi, le risque est réel d'une abstraction de la nature qui en marque la séparation irréversible. C'est d'ailleurs une des causes possibles du mur : l'imaginaire de la destruction par la technique (la bombe atomique a traumatisé les générations de la guerre). Il faut donc bien voir que le propos de Levinas demande d'être encadré et circonscrit : il n'est pas certain que le *heurt* et l'*abstraction* soit les seules ressources d'une expérience bénéfique de la technique. Il s'agit de voir comment réhabiliter l'expérience de la nature, en considérant la technique dans cette expérience.

III. Réhabiliter l'expérience de la nature. (partie rédigée)

Loin d'être l'acquisition d'une universalité, la connaissance de la nature est d'abord une connaissance de sa singularité. Comme l'écrit **Canguilhem**, en citant Claude Bernard « Si la vérité est dans le type, la réalité

se trouve toujours en dehors de ce type et elle en diffère constamment (p.202) ». Canguilhem tient à montrer que les lois de la nature ne sont des lois que parce qu'elles ont des exceptions : « Le singulier est donc toujours l'irrégulier » (p.201). Cette remarque pourrait trouver son illustration chez **Verne**, si l'on songe à tout le travail des descriptions, et au caractère infini de certaines d'entre elles, ainsi qu'aux remarques nombreuses d'Aronnax vis-à-vis de son incapacité à rendre compte du « vrai livre de la mer ». Autant de manières de manifester une puissance créatrice d'individus singuliers, qui mettent à mal à chaque fois ses lectures universalistes (comme le montre l'exemple du coquillage senestre détruit par les Papouas). Chez **Haushofer**, l'héroïne apprend à savoir ce qu'elle est elle-même tout au long du roman. Le récit est l'expérience de sa propre singularité, qui passe par l'incapacité à être accordée à une « catégorie » spécifique. La femme apprend à échapper aux nomenclatures de Conseil chez Verne, en devenant un être hybride : « La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, j'avais perdu la conscience d'être une femme. (...) Parfois j'étais une enfant qui cherchait des fraises, puis un jeune homme qui sciait du bois, enfin, assise sur le banc, Perle sur mes genoux en train de contempler le soleil, je devenais quelqu'un de très âgé, sans sexe défini. (...) Ce n'est pas que je sois laide, plutôt ingrate, je ressemble davantage à un arbre qu'à un être humain, une souche brune et coriace qui a besoin de toute sa force pour survivre. » (p.95-96)

Il faut donc voir que le vivant est acteur au sein de la nature : cette action est à la base de sa connaissance. Comme l'écrit **Haushofer**, « la forêt n'est jamais entièrement silencieuse (...) tout vit et travaille » (p.104). Cette part du « travail » de la nature marque aussi l'obligation de l'héroïne à travailler elle-même constamment : pour être une part de la nature. Ce point rejoint **Canguilhem** : « Vivre, pour l'animal déjà, et à plus forte raison pour l'homme (...) c'est affronter des risques et en triompher. » (p.215). Prendre en compte la dimension d'agent de l'individu au sein de l'expérience est une façon de prendre en compte la vertu de l'expérience de la nature. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il y a une défense d'un continuum entre « technique » et « biologique » chez Canguilhem : « Il faut connaître l'histoire naturelle des formes de la pompe (...) pour comprendre que l'organe essentiel, dans une locomotive, soit un cylindre ou un piston (p.160) » : « en résumé, {considérer} la technique comme un phénomène biologique universel et non plus seulement comme une opération intellectuelle de l'homme » (p.163). C'est cette part organique du Nautilus qui suscite chez **Verne** la fascination que le lecteur (et Aronnax) a pour Nemo : celle-ci est liée à la capacité du capitaine à se penser comme un vivant au milieu des mers. Il se présente comme ayant « rompu avec l'humanité » pour mieux s'affirmer comme un poisson sous-marin. Nemo et sa machine sont dans une relation organique. D'ailleurs, à la fin du roman, ne dit-on pas que le Nautilus se défend « comme un être humain » ?

Par conséquent, on peut affirmer que la nature révèle à l'homme la nudité de son visage. Le chapitre, chez **Verne** de la visite de l'Atlantide engloutie sert à rappeler à l'homme que toute civilisation est vouée à disparaître. La nature triomphe toujours : et la première leçon de Nemo (qu'il oublie) est de montrer cette puissance au début du roman face aux chasseurs de baleines. De même, chez **Haushofer**, l'épisode de la voiture d'Hugo récupérée par des oiseaux pour en faire un nichoir illustre à merveille ce nécessaire renversement de perspective. La technique ne sépare pas l'homme de la nature, elle doit au contraire être pensée comme une meilleure manière de s'y intégrer. Une fois que la narratrice sait utiliser correctement ses outils et son territoire, d'ailleurs, elle le dit : « Ici dans la forêt, je me trouve enfin à la place qui me convient. »

On trouve donc ici illustrée la thèse de **Canguilhem** qu'un « organisme a plus de latitude d'action qu'une machine » (p.151). Cela veut dire que la part de créativité du vivant est telle, et que cette donnée est universellement partagée par tous les êtres vivants, qu'elle seule doit nous guider dans notre rapport à la connaissance, pour mieux nous enrichir. « L'expérience c'est d'abord la fonction générale de toute vivant, c'est-à-dire son débat avec le milieu (p.28) ».

Nous avons vu dans un premier temps que la thèse de Levinas était pertinente. La technique est un outil émancipateur considérable qui nous permet de mieux saisir notre expérience de la nature, par la médiation de l'outil et du savoir. Nous avons vu, cependant, que cette expérience de la technique, à être trop considérée comme « absolue », posait le risque d'une séparation irréversible avec la nature, et d'un rapport instrumental à celle-ci qui ne pouvait qu'être destructeur. C'est pourquoi il nous a semblé important de rappeler qu'à partir de cette expérience de la technique, il y a une urgence à réhabiliter l'expérience de la nature, qui n'est pas mystificatrice. La seule mystification vient de notre imagination, et des valeurs que nous projetons sur la nature. Il s'agit donc, en conclusion, de considérer non pas une universalité abstraite de l'expérience de la nature, mais une singularité concrète de celle-ci. Si cette expérience est évidemment plus longue, plus laborieuse, et plus inconfortable, elle seule sera en mesure de nuancer nos catégories, et d'établir le « vrai livre » de la nature.